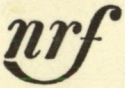
ETIEMBLE

HYGIÈNE DES LETTRES

III

Savoir et goût



GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris l'U. R. S. S.
© Éditions Gallimard, 1958.

Extrait de la publication

AVANT-PROPOS

Sic hominum genus. Quamvis doctrina politos constituat pariter quosdam, tamen illa relinquit naturae cuiusque animi vestigia prima.

Parbleu !

Ainsi vont les humains. Si le savoir les forme,
Et leur donne parfois un semblant de vernis,
Chaque tempérament subsiste indélébile.

Si le tempérament a fait de vous un mongolien, je doute en effet que cent milliards de fiches vous restituent l'intelligence ; sauriez-vous par cœur toutes les encyclopédies, si vos nerfs vous furent donnés mousses, mousses toujours ils resteront. Cela s'entend.

J'essaierai pourtant de réhabiliter le bon usage du savoir, faute duquel nous continuerons à prendre au sérieux, à discuter avec solennité, d'illustres ouvrages qui ne se recommandent à notre admiration que par l'ignorance crasse de celui qui les composa. Car enfin, tout ce dont on parle beaucoup... Du

Extrait de la publication

moment qu'ils savent qu'un livre est de Maurois, de Char, de Michaux ou de Françoise Sagan, nos éminents critiques savent très bien ce qu'ils en doivent écrire. Mais supposez un instant que nos livres soient anonymes. Quelle panique dans les lettres ! En septembre 1951, quand la Gazette des Lettres *demanda aux critiques s'ils estimaient que leurs comptes rendus devraient désormais paraître sans nom d'auteur, ainsi qu'il est de règle au* Times Literary Supplement, *voici quelle fut ma réponse :*

« Je veux bien que le critique dont on connaît le nom soit tenté de se mettre en valeur, ou même, de s'exhiber : tant pis pour ceux qui le lisent alors, rien ne les y contraignant. Mais s'il se cache, sa discrétion paraît propice aux lâchetés, petites et grandes. Que la critique enfin devienne dangereuse ! Je n'ai rien contre le duel (à la vérité, j'aurais beaucoup en sa faveur). Quant à la prison, aux travaux forcés en cas de nouveau régime, si vous ne l'acceptez pas, inutile de critiquer sous celui-ci.

*D'ailleurs, et plus grave : ou bien le critique dont vous parlez manque de ton, de style : quand il signerait six fois chacun de ses petits papiers, l'anonymat lui reste acquis ; ou bien c'est un critique, autrement dit un artiste, un créateur, et son anonymat ne me le cache guère. Ainsi qu'en peinture on admire ou non le Maître de Moulins, on se prononcera pour ou contre le Maître d'*Action, *le Maître du* Temps, *ou le Maître du* Monde.

Aux poètes, aux romanciers, aux drama-

turges, de publier des œuvres anonymes ! Alors, on s'amusera ! Il arrive qu'on me refuse si je les signe d'un autre nom que le mien — et je me suis témoin que je n'ai guère de « nom » — des textes qu'on accepte à quelque temps de là si je les garantis de mon cru. Je me dis par conséquent que l'inverse pourrait un beau jour m'arriver : tel qui, sur la foi de ma signature, ou ne me lit pas, ou s'il me lit sait d'avance qu'il ne m'aimera pas, je me plais à rêver qu'il apprécierait fort M. Personne, ou M. Chose. Je dois me tromper.

Occupé à se faire un nom, l'écrivain d'aujourd'hui n'a plus le temps de faire une œuvre. Vive donc l'anonymat pour tous les genres, sauf la critique ! »

Ma modeste proposition n'obtint aucun succès. Je comprends assez bien pourquoi : la plupart des critiques ne sachant pas juger, sinon d'après l'étiquette (rappelez-vous la Chasse spirituelle !), *M. André Rousseaux serait fichu de vitupérer contre un texte du Père Claudel, et de me trouver quelque mérite. Aussi longtemps que je signerai ce que j'écris, ça ne risque pas de lui arriver, par bonheur ! C'est ainsi qu'il me prenait l'autre jour à partie pour quelques phrases, que voici : « Voici donc prendre le pas dans l'Inde les brahmanes : ils marchent dans l'ombre du souverain temporel, s'attribuent le privilège de l'écriture sacrée, se rassemblent en collège, puis en caste fermée. Pour plus de sûreté, ils se proclament poètes de père en fils. Non moins fiers de leur savoir, ces scribes qui, sur*

Extrait de la publication

les pylônes des temples, sur les murs des anciens tombeaux égyptiens, les mastabas, gravaient ou peignaient les hiéroglyphes, se lançant défis sur défis, se proposant des problèmes d'écriture qui étaient autant de charades, cependant que la foule des fidèles ne voyait là que pieux dessins. »

Après cela, *me rétorque André Rousseaux*, est-il excessif de dire que les mystères de l'Inde et de l'ancienne Egypte, dont les monuments littéraires et plastiques gardent l'expression, se ramènent pour M. Etiemble à une manœuvre du pouvoir clérical pour duper sa clientèle ? Est-ce mentir que de trouver pauvre et bornée cette explication d'une immense mythologie ?

Si ce frère ignorantin avait lu les Psaumes *de Toukaram, il aurait peut-être fini par découvrir que les mystiques de l'Inde, les vrais, les Jean de la Croix, jugent très durement les messieurs-prêtres de là-bas.*

Malgré toute son intelligence le Véda reste muet,
mais les bergères savourent le babeurre
. . . . . .
Une erreur dans le rite obstrue la bouche du [sacrifice
mais quelle douceur dans l'offrande d'une noi- [sette !

et encore :

Tu te crois passé maître
Si tu peux réciter tous les vieux textes !
La réponse au « qui suis-je ? » tu ne la connais [pas.
. . . . . .

Je suis de vile caste, dit Touká,
Je n'ai pas lu les livres,
mais je connais mon Seigneur de Pandhari pour
[l'Unique.

J'écrivis donc à Maurice Noël, pour son édification personnelle, et sans présumer qu'il pût la publier in-extenso, une lettre dont je reproduis ici l'argument essentiel : M. Rousseaux ne pouvait mieux choisir que ces phrases qu'il me reproche, car j'y résume en quelques lignes ce qui désormais est aussi parfaitement établi que le système de Copernic :

« Vingt ans après tout le monde, M. André Rousseaux a découvert Dumézil ; mais je me permets de douter qu'il ait lu ce Flamen-Brahman *que le professeur au Collège de France publiait dès 1935, quand il n'était qu'un enseignant parmi tant d'autres. Nous étions pourtant quelques-uns, dès ce temps-là, Caillois ne me démentira point, à qui son génie n'avait pas échappé. « Un sacerdoce énonçant les plus arrogantes revendications sur le pouvoir et sur le patrimoine public* [...] *Avec la formation d'une littérature sacrée (dont ils sont en partie responsables) avec la mise au point de rituels minutieux, le pouvoir des brahmanes a dû croître encore, et quand, dans des circonstances inconnues, le système des castes se précisa, le prêtre-type, celui qui donna son nom à la première caste, ce fut le brahmane, fort de sa situation présente et des souvenirs à moitié oubliés de son horrible origine » (pp. 40-41). Mais je veux que M. Rous-*

Extrait de la publication

seaux ait lu jusqu'à la page 44 le Jupiter Mars Quirinus *où je lis, moi, mais j'ai peut-être la berlue : « Il [le Créateur] a donné aux Brahmana l'enseignement et l'étude sacrés, la célébration des sacrifices pour eux-mêmes et pour les autres, le privilège de donner et de recevoir » (Lois de Manou) ; non, il n'est pas possible que mon savant réfutateur n'ait pas poussé jusqu'à la page 72 : « Quant aux brahmanes, ils sont doublement engagés dans le système des castes : d'abord parce qu'ils en constituent la tête, et aussi parce que la science sacrée, théorique et appliquée,* dont ils ont le monopole [*je souligne*] *en contient la justification et en assure le bon fonctionnement. » Je doute que la méditation du* Chilam Balam *dans la version de Péret (haro sur Soustelle, ce professeur, qui pour comble a le tort de connaître ce dont il écrit !) laisse à mon pourfendeur le loisir de lire avec soin les gros volumes de l'Inde classique que nous devons à des gens aussi peu dignes de considération que Renou, Filliozat, Meile, mademoiselle Silburn, etc. Je ne peux tout de même pas supposer qu'il n'ait pas lu la brève* Civilisation de l'Inde ancienne, *où Louis Renou condense tout l'essentiel. Ouvrez p. 66 : « La littérature religieuse exalte le brahmane au-dessus de toute mesure, d'autant plus aisément qu'elle est inspirée sinon rédigée par ses soins. Il est le* créateur du monde, une divinité puissante [...]. *Dans une certaine mesure on peut dire qu'ils échappent à l'autorité du roi et que le pouvoir spirituel acquis par certains d'entre eux les*

Extrait de la publication

met au-dessus des lois. » *Ai-je dit autre chose ?*

Quant aux scribes... Ah ! l'histoire est belle, car cette partie de ma phrase résume la très savante et plus amusante étude que le chanoine Drioton me fit l'honneur et l'amitié de m'envoyer lorsqu'il eut découvert que, sous les hiéroglyphes, les scribes dissimulaient souvent des sens cachés, des charades, oui, plus d'un défi. Tels sont les divers Homais dont je m'avoue l'insignifiant disciple. »

J'accepte si joyeusement de jouer l'Homais pour nos Rousseaux que j'en ai conclu qu'il fallait au plus vite publier ce Savoir et goût. *Je comptais le donner après* Poètes ou faiseurs ? *Il paraîtra d'abord.*

Extrait de la publication

SAVOIR ET GOÛT

Extrait de la publication

SAVOIR ET GOÛT [1]

Je tombai hier chez un écrivain que je surpris en train d'achever une phrase. Il voulut bien me la lire. J'admirai l'image, et précisai les motifs de mon sentiment : l'ingéniosité du verbe principal, l'emploi subtil d'un *en* qui, à cette place, valait tellement mieux que le *dans* qu'eussent employé les candidats aux prix annuels, plusieurs autres détails encore, puis : « Je parie que vous avez reçu le prospectus en couleurs où *Simca* présente ses derniers modèles, et qu'il n'est pas étranger aux trois mots que voici. » L'écrivain regarda sa moquette dans laquelle déjà il me voyait m'enfoncer, ne laissant comme trace qu'un petit rond de sorcière. Il avait en effet reçu le prospectus, et savait lui devoir l'inspiration de ces trois mots. « Comment avez-vous pu deviner toutes les intentions, et jusqu'à cette source obscure ? — C'est très simple : primo, vous savez écrire ; deuxio, je ne suis pas tout à

1. Publié dans *Evidences*, janvier 1958.

fait incapable de lire. Comme je connais enfin mon métier de lecteur, étonnez-vous si je puis identifier les raisons d'un romancier qui connaît, lui, son métier d'écrivain ! Depuis l'âge de six ans, comptez combien de pages, des milliers, j'eus l'occasion d'expliquer, et en combien de langues, afin de justifier si possible toutes les beautés cachées, afin de condamner toutes les faiblesses du style. Le beau mérite que le mien ! Je n'avais aucun goût ; le savoir m'en forma un. »

Mon écrivain me mit au rouet : « Je croyais que vous entendiez volontiers tourner vos disques. Vous n'avez pourtant pas étudié l'harmonie ? — De fait, j'ouvris deux ou trois fois un traité d'harmonie, mais le refermai aussi vite ; je n'ai pas la vocation. Quand j'écoute le *Trio N° 1* de Haydn, en *sol* majeur dans l'enregistrement Cortot, Thibaud, Casals, j'ai beau savoir que le groupetto de l'anacrouse se retrouve dans les huitième et neuvième mesures du lied bipartite où s'exprime le thème des variations, ce m'est un kyste étranger, qui reste séparé de mon plaisir sensuel ; même, qui le dessert. A l'égard de la musique, je ressemble à ce paysan savoyard dont j'oriente les lectures. Sans rien savoir de grammaire, de syllepse, ou d'histoire littéraire, infailliblement il aime les bons auteurs : depuis qu'il eut accès à Balzac et à Stendhal, dont il ignorait jusqu'aux noms, inutile de lui proposer l'honnête romancier moyen. Fort incapable au demeurant d'analyser le détail d'une phrase. »

J'accepte désormais ce que longtemps je refusai : d'être heureux par l'oreille sans pouvoir m'expliquer le pourquoi de ma volupté, sans pouvoir composer moi-même. J'accepte désormais de me sentir devant Mozart comme ces vaches auxquelles il donne un lait plus abondant, alors que la musique concrète leur assèche bientôt le pis. Je ne refuse plus de me soumettre aux œuvres d'art que je ne puis justifier en leur intime détail. Mais je ne pense pas que, ce faisant, je fasse la preuve de ma plus haute dignité. Le savoir forme le goût : l'affine à la fois, l'élargit et l'approfondit. Ceux-là seuls peuvent aider les autres à aimer la beauté qui en comprennent toute la part communicable.

Banalités, que je sens comme telles, mais que notre temps ferait bien de prendre à son compte ; car notre rage encyclopédique, notre manie des savoirs, et les plus utiles, et les plus futiles, notre avidité pour la collection *Que sais-je ?* nous transforment en ces gobe-mouches que méprisait si fort Alain, en avaleurs de n'importe quoi qui n'assimilent rien du tout. Nous ne savons plus savoir.

***

Après les grandes découvertes, la Chrétienté du XVIe siècle dut remanier ses cartes du monde, et reviser quelques-unes des idées sur lesquelles il était si reposant jusqu'alors de vivre en relative paix. Les relations qu'on publia des voyages réels aux Antilles, au Bré-

Extrait de la publication

sil, au Siam, à la Chine, suscitèrent autant et plus de voyages imaginaires mais subversifs : de tous les océans jaillissaient les îles enchantées, enchanteresses, de l'utopie. Des femmes nues s'y ébattaient sans honte, procréaient sans douleur, ignoraient nos incestes ; d'équitables souverains, qui ne pouvaient pas ne pas être parfaits, gouvernaient par l'exemple. irradiaient l'égalité, et toutes ces libertés qu'ignorait le monde catholique. Le bon sauvage et le sage chinois préparaient ainsi la Terreur : l'émancipation politique de la bourgeoisie.

Depuis un demi-siècle environ, l'astronomie, la physique, la biologie, l'archéologie n'ont pas moins transformé notre image du monde qu'au XVe les explorateurs. Il est donc urgent de remanier nos cartes du ciel, et de reviser quelques-unes des valeurs sur lesquelles il était si reposant, si périlleux, de vivre en cette relative paix que ne troublèrent que deux tueries générales. Comme disait Tchouang-tseu : « pour voyager par eau, rien ne vaut un bateau ; pour voyager à terre, rien ne vaut une voiture. Passé, présent, sont l'un et l'autre comme la terre et l'eau. Agir présentement selon les normes du passé, c'est voyager en bateau sur la terre, c'est peiner pour rien, c'est se préparer des malheurs. »

Alors toutefois que l'encyclopédie musulmane des Ikhwan as-safa (Frères de la pureté) et que l'encyclopédie philosophique de Diderot donnaient dangereusement à penser, témoin ces insurgés des colonies espagnoles qui se révoltèrent, durant le XIXe, au nom de

Extrait de la publication

Extrait de la publication

nrf

12,20 F (+ t.l.)
12,50 F T.L.I.

Extrait de la publication